



Dance me to my song

de Rolf de Heer

Fiche technique

Australie - 1998 - 1h42

Couleur

Réalisateur :

Rolf de Heer

Scénario :

Heather Rose, Frederick Stahl et Rolf de Heer

Montage :

Tania Nehme

Musique :

Graham Tardif

Interprètes :

Heather Rose

(Julia)

Joey Kennedy

(Madelaine)

John Brumpton

(Eddie)

Rena Owen

(Rix)



Résumé

Que faire lorsque vous êtes prisonnière d'une putain de chaise roulante, lorsque vous ne pouvez vous exprimer qu'au moyen d'un synthétiseur vocal, et que votre garde-malade ne s'intéresse qu'à elle-même ?

Rester assise, sans doute, à ruminer ses pensées. Que faire lorsqu'un homme fait irruption dans votre vie, et que votre garde-malade, la salope, vous le pique parce qu'elle n'est pas un putain de légume ?

Vous essayez de le lui reprendre bien sûr...

Critique

Les films sur les handicapés sont souvent ennuyeux. Quand ils ne sont pas prétexte à numéros d'acteur en quête de prix d'interprétation, ils sont pétrifiés de respect confit pour un personnage dont il faut saluer le courage et l'abnégation. Ce dernier n'existe alors que par son handicap qui, dans le pire des cas (**Le huitième jour**), permet aux autres de prendre conscience du bonheur d'être sain de corps et d'esprit. **Dance me to my song** balaie tous ces clichés. Julia, l'héroïne, est atteinte, comme Heather Rose, son interprète, d'une paralysie cérébrale qui la condamne à passer ses journées dans un fauteuil roulant et à utiliser un synthétiseur vocal relié à un ordinateur pour prononcer le moindre mot.

L E E F R A N C E

Cet état de dépendance complète ne l'empêche pas d'avoir des émotions, des envies, des humeurs, des besoins, y compris sexuels, qui évoluent au fil des jours et des événements.

Le scénario, coécrit par Heather Rose, relate comment Julia séduit Eddie, un voisin aux activités louches, et vivra jusqu'au bout sa passion après avoir évincé Madelaine, sa garde-malade, qui avait su attirer le gaillard dans son lit. Nul schématisme dans ce curieux ménage à trois où chacun a ses raisons et ses défauts. Julia sait être fourbe, infidèle et faire de la provocation avec son infirmité (alors qu'elle le connaît à peine, elle force Eddie à l'accompagner aux toilettes et à lui essayer les fesses). Même le personnage ingrat de Madelaine est plus complexe que ce que son insupportable comportement sadique et brutal vis-à-vis de Julia laissait d'abord entrevoir. Rolf de Heer n'est pas à l'origine du projet, mais il a trouvé là l'occasion d'explorer une nouvelle fois l'univers mental d'un personnage isolé du monde. Comme dans **La chambre tranquille**, il confine l'action en huis clos. Comme dans **Bad Boy Bubby**, il assume le nu et le cru, au risque du «mauvais goût». Dès la première séquence, un montage alterné impose un audacieux rapprochement entre la nudité de Julia et celle de sa garde-malade. Par la suite, le cinéaste n'hésite pas à filmer le corps de Heather Rose, sans ostentation ni fausse pudeur. Or ce qui paraîtrait naturel avec n'importe quel autre interprète devient ici dérangeant et conduit le spectateur à questionner son propre regard sur l'infirme.

La réussite de ce film tient à sa manière d'émouvoir sans apitoyer. Par l'intermédiaire d'Eddie qui passe de la compassion polie et agacée au sentiment amoureux, et en s'appuyant sur la justesse de sa mise en scène, Rolf de Heer ne cherche pas à banaliser le handicap de Julia, mais à le dépasser afin de mettre en lumière la complexe personnalité de son héroïne. Cet équilibre fonctionne grâce à l'abattage de Heather Rose, bouleversante dans son rôle

de composition, mais aussi grâce au talent de ses partenaires qui parviennent à nous faire oublier la somme d'efforts fournis pendant le tournage pour obtenir un tel résultat. Ça en valait la peine.

Philippe Rouyer

Positif n° 449/450 - Juillet /Août 1998

Sur un mode plus linéaire que dans ses deux premiers films, Rolf de Heer offre de nouveau le portrait d'un être replié sur lui-même, et qui cherche par des voies tortueuses à établir une communication avec autrui. En l'occurrence, il s'agit d'une jeune femme handicapée (qu'interprète Heather Rose, également coauteur du scénario) : ce qui est particulièrement frappant dans la représentation de sa vie quotidienne, c'est d'abord la mise en scène brutale et frontale des détails les plus triviaux, ceux qu'on a l'habitude de dérober au regard ; la jeune femme est ainsi incarnée en tant que corps, à travers ses disgrâces physiques, ses besoins naturels, à travers surtout le désir sexuel qui lui donne assez de force et d'ingéniosité pour jeter son dévolu sur un voisin... Dans ce contexte, des notations plus subtiles peuvent s'insinuer, qui permettent à Rolf de Heer de disséquer les rapports de force (de classe ?) opposant une handicapée à des êtres «normaux» : comme le soulignait Philippe Rouyer dans sa note cannoise (*Positif n°449-450*), on est à mille lieues d'une mythologie lénifiante telle qu'a pu la populariser **Le huitième jour**. Ici, tout manichéisme est évité qui ferait de la pauvre infirme la victime innocente de sa garde-malade : chacun se défend avec ses propres armes, et celle-là n'est pas moins rouée que celle-ci dans sa stratégie de conquête du mâle. Au bout du compte, il importe surtout d'éviter l'écueil du voyeurisme ou de la mise à distance (même lorsqu'elle se réclame d'un point de vue pseudo-documentaire) : le défi relevé par le réalisateur, c'est de se maintenir d'un bout à l'autre du film à la place de son personnage ; c'est d'accompagner de l'intérieur (sans commentaire et sans jugement de

valeur) ses efforts pour prendre en charge son destin. C'était déjà la gageure de **La chambre tranquille**, où les moindres événements extérieurs ne prenaient leur sens que sous le regard d'une petite fille silencieuse... Avec **Dance me to my song**, Rolf de Heer se dépouille même de ce qui pouvait, dans le précédent film, paraître fabriqué en vue d'émouvoir ; d'où le malaise que parfois on ressent face à une vision de la maladie qui n'autorise aucun recul au spectateur. Mais on est d'autant plus impressionné par la discipline que s'impose le cinéaste, en se délestant de toute concession aux bonnes intentions romanesques, en inaugurant une forme inédite de document subjectif. Et l'on peut seulement regretter une conclusion un peu schématique : le triomphe de l'amour tend à transformer in extremis la garde-malade en un repoussoir caricatural ; l'opposition trop tranchée entre les bons et les mauvais vient reconduire une organisation morale que le cinéaste était précisément parvenu à court-circuiter.

Noël Herpe

Positif n°458 - Avril 1999

Handicapée de naissance, incapable de parler et de se livrer seule aux actes les plus élémentaires de la vie, Heather Rose est la scénariste de **Dance me to my song**. Elle en est aussi l'interprète principale, dans le rôle d'une infirme vaguement sadisée par sa nurse - qui se sent seule, d'où d'occasionnels retours d'affection. Un jour, elle rencontre un voisin musclé, mystérieux et séduisant, et son existence bascule. Mais justement, pour filmer une handicapée, il aurait fallu trouver mieux qu'un voyeurisme apitoyé, qu'une mise en scène redondante (en se plaçant dans le seul registre de l'efficacité dramatique et sans prononcer de gros mots comme "morale", ou "respect", faut-il rappeler ici que le plan fixe a souvent une puissance émotionnelle bien supérieure à celle du travelling accompagné d'une musique vulgairement sentimentale ?) et qu'un scénario qui

nous refait le coup de la rivalité amoureuse entre la belle et la moche - sauf que la moche, ici, a aussi beaucoup d'autres problèmes. L'entrée en scène du désir sexuel de l'infirme n'arrange rien. Lorsque la nurse déboule pour chasser l'homme tout proche de commettre l'irréparable, on serait prêt à parier que le réalisateur appuie son intervention : on ne peut plaindre la pauvre infirme que tant qu'elle est vierge, que personne ne l'a touchée. Loin d'être le film tordu que son principe et la crudité de ses premiers plans laissaient imaginer, **Dance me to my song** ne peut accepter l'handicapée que comme une icône, une pure image - que l'on nous la montre sous tous les angles et se livrant à toutes les actions possibles ne change rien à l'affaire : c'est juste un parti pris d'exhaustivité. Constamment, Rolf de Heer refuse l'extrême, le dérapage : pas question de déranger le confort du spectateur, dont n'est attendu ici qu'une compassion finalement assez veule.

Erwan Higuinen
Cahiers du Cinéma n°534 - Avril 1999

Avec **Bad Boy Bubby** (1993), **La chambre tranquille** (1996) et **Dance me to my song** (1998), Rolf de Heer a signé une trilogie impressionnante où le regard que nous portons sur la différence est au cœur de la représentation. Il s'est aussi imposé comme un des cinéastes les plus originaux de cette décennie. Comme le portrait de l'attardé mental du premier film, ou celui de la petite fille qui joue l'autisme du deuxième, cette peinture d'une handicapée physique, Heather Rose, atteinte de paralysie cérébrale, devient une réflexion sur la communication et le rapport à l'autre, mais aussi sur le cinéma, Heather Rose étant jouée par elle-même entre documentaire et fiction. Dès lors, par la radicalité de ce qu'il nous propose esthétiquement aussi bien qu'éthiquement, **Dance me to my song** est-il autrement plus dérangeant et transgressif que bien des films présentés indûment comme tels aujourd'hui. Rolf de Heer n'a pas

encore le statut qu'il mérite d'artiste singulier et novateur, du moins en France, tant un certain *establishment* critique s'acharne contre lui, dépité de ne pas avoir reconnu en son temps la fulgurance de **Bad Boy Bubby**. Depuis sa présentation à Cannes l'an dernier, où il reçut une ovation debout, son nouveau film a failli ne pas sortir, tant distributeurs et exploitants craignent les diktats de certains arbitres du goût, qui, s'ils n'ont plus le pouvoir d'entraîner leurs lecteurs au cinéma, ont gardé celui de les en détourner. Ainsi Jean-Michel Frodon, qui verbalise chaque semaine dans les colonnes du *Monde*, son code du cinéma à la main, a-t-il renvoyé Rolf de Heer à ses études dès la présentation de son film au festival de Cannes, en le comparant *pour l'exemple* à la Jane Campion de **Sweetie**, sanctionnée pourtant dix ans plus tôt d'un zéro pointé par le même Frodon lors de sa présentation à Cannes. Rolf de Heer, encore un effort et attendez une décennie pour que **Dance me to my song** soit réhabilité au détriment d'un jeune réalisateur australien !

Yann Tobin
Positif n°459 - Mai 1999

Souffrant d'un grave handicap moteur, Julia bénéficie d'une fragile autonomie, moyennant quelques soins à domicile, l'utilisation d'un ordinateur, d'une boîte vocale et d'un fauteuil roulant électrique assez perfectionné. Les rapports conflictuels avec Madelaine, infirmière hypocrite et insatisfaite, conduisent Julia à chercher auprès d'autres êtres un remède à son isolement. Elle croise ainsi la route de Rix, une marginale qui semble en connaître un morceau sur l'aliénation sociale, puis d'Eddie, un homme à l'allure indépendante et équilibrée...

Comme la plupart des films qui mettent en scène une «différence», **Dance me to my song** est un film où le regard tient une place essentielle ; Rolf de Heer s'empare de ce thème pour en faire le guide de sa réalisation. L'accomplissement, l'émotion

et l'honnêteté du film découlent de la cohérence de cette démarche.

C'est par le regard de l'autre que l'anormalité se définit, et c'est donc par ce regard qu'elle peut être vaincue. L'autre, c'est le metteur en scène, la caméra et le spectateur : leur regard, c'est le film. Et l'objet de ce regard, c'est Heather Rose. Elle est la (co)scénariste du film et l'interprète de Julia. Ce qui lui permet, en retour, d'observer ceux qui la regardent...

Cet emboîtement de regards, cet échange de communication à l'infini, qui rendent le film si beau et si troublant. Dès la première séquence, **Dance me to my song** opère un parallèle entre deux personnages dont l'affrontement construit le drame : Julia, la patiente, et Madelaine, l'infirmière. La compétition entre les deux femmes forme la trame du scénario. Julia est dépendante de Madelaine sur le plan physique, dans tous les actes de la vie quotidienne : manger, se laver, etc. Grâce à l'autonomie relative que lui procurent les soins rémunérés de Madelaine, elle évite le retour à l'institution. Mais, par retour, Madelaine dépend de Julia à la fois économiquement (son emploi) et affectivement (c'est la seule personne à qui elle se confie). Une lutte de pouvoir s'instaure donc, pour devenir une compétition sans merci. La sexualité en devient l'arme maîtresse. Madelaine rend Julia voyeuse de ses ébats avec son petit ami ; plus tard, l'«homme-objet» Eddie (composition nuancée de John Brumpton) sera l'enjeu d'un étrange concours de désirs. Finalement, l'infirmière sera défaite dans un épilogue en forme de conte de fées.

Le montage alterné, par deux fois, oppose les deux femmes. Dans la première séquence du film, celle du réveil, Julia s'impatiente dans son lit, tandis que Madelaine traînasse, jusqu'au moment où elle réalise qu'un retard trop important se traduira par un surcroît de travail (si Julia mouille ses draps). Plus tard, la nuit catastrophique de Madelaine avec un gibier de passage est montée en parallèle avec la découverte par Julia de la volupté, dans les bras d'Eddie. Le handicap socio-affectif

de Madelaine, jeune femme par ailleurs séduisante et affichant une trompeuse normalité, est ainsi confronté à celui, bien sûr plus grave au départ, mais directement assumé et donc plus facile à combattre, de Julia.

La sobriété et l'absence de pathos n'étonnent point chez le réalisateur, qui sut toujours traduire avec franchise l'enfermement mental et la douleur à ne pas savoir communiquer. Son regard est exemplaire : il juge les actes, mais pas les personnages, dont on ne sait pratiquement rien, hormis ce qu'ils *font* à l'écran (comme s'ils n'avaient pas de vie hors du film). La mise en scène est très physique, dans la sensualité comme dans la violence. Cela facilite l'incarnation des personnages, en outre servis par un dialogue remarquablement direct, y compris celui de Julia via son synthétiseur vocal. Au-delà de son sujet «à problèmes», Rolf de Heer renvoie clairement à la question de l'identité : Julia sera la grande triomphatrice de l'histoire, car c'est elle qui possède l'identité la plus affirmée. Sa personnalité n'est perçue par les autres que fragmentairement, mais le spectateur est autorisé à en saisir la somme, dans toute sa richesse et sa complexité. «*Ne parle pas de moi comme si je n'étais pas là*», telle est la supplication de Julia à Eddie, après un incident gênant avec une commerçante. Le personnage ne saurait se résumer à des indices, même si, au téléphone par exemple, une voix synthétique et quelques halètements simulés par l'infirmière suffisent à tromper l'interlocuteur. Et c'est au contact presque insupportablement sensuel de Julia, agissant tel un révélateur, que les autres personnages dévoilent leurs faiblesses ou leurs qualités, derrière le stéréotype de leur image sociale : Eddie le macho est troublé, Rix la lesbienne est plus fragile qu'elle n'en a l'air. Progressivement, nous découvrons donc que, derrière cette ode à la marginalité, se manifeste l'espoir tenace de la connaissance de soi face au regard de l'autre. L'art de Rolf de Heer s'accommode à merveille de cette profession de foi.

Yann Tobin
Positif n°459 - Mai 1999

Propos du réalisateur

Il y a deux aspects du film qui me rendent particulièrement fier.

En premier lieu, connaissant Heather, j'avais ma vision du personnage de Julia à l'écran, un personnage très différent de Heather. C'est une performance d'actrice, pas un documentaire.

D'autre part, en plein tournage, ma perception du personnage de Julia a radicalement évolué par rapport à l'idée que je m'en faisais au début. Heather était devenue Julia, et non plus ce personnage handicapé au même titre que Madelaine est brune ou Eddie un homme musclé.

Au départ, l'idée de travailler avec Heather Rose m'a paru simple... Elle passe la plus grande partie du film dans une chaise roulante, ce qu'elle fait dans la vie de tous les jours.

La réalité s'est avérée très différente, malgré l'imposant travail fourni par Heather.

Les rythmes de sa vie avant qu'elle s'embarque dans cette folle aventure étaient très différents de ceux imposés par le tournage.

Les rythmes de sa vie de trentenaire... quelqu'un vient vous sortir du lit, vous laver, vous nourrir, puis s'en va, vous laissant seule. Quelqu'un vient préparer le déjeuner, vous nourrir, vous nettoyer, puis s'en va, vous laissant seule. Quelqu'un vient préparer le dîner, vous nourrir, vous nettoyer, vous coucher, puis s'en va, vous laissant seule - ont été bousculés.

Au cœur de cette routine, elle a dû s'improviser actrice, entrer dans la peau d'un autre personnage, et accomplir l'une des choses les plus difficiles pour quelqu'un d'handicapé : jouer la comédie.

Je ne pourrai jamais trop vanter le courage de sa prestation à l'écran. Bien qu'épaulée sans relâche par Joey, John et Rena, Heather a trouvé en elle les moyens de répondre aux directives, garder sa concentration, bouger dans les bonnes directions, toutes les règles de base de la comédie qui nous semblent à tous naturelles.

Plus que tous mes autres films, celui-ci est

un film d'acteurs. Tous, et Heather en particulier, y font une prestation exceptionnelle.

Dossier distributeur

Le Réalisateur

De 1970 à 1977, Rolf de Heer travaille à la Australian Broadcasting Commission. Il est documentaliste à la cinémathèque, assistant monteur, évaluateur d'émissions et responsable de publicité.

Entre 1977 et 1980, il passe un diplôme de producteur et réalisateur pour le cinéma et la télévision à l'Australian Film and TV School.

En 1980, il devient auteur indépendant, producteur et réalisateur.

A partir de 1980, il écrit les scénarios et/ou réalise plus de 50 films, vidéos et montages audiovisuels d'entreprises.

Filmographie

Tail of a tiger	1984
La queue du tigre	
Merci ça va	1985 à 1987
Téléfilm	
Incident à Raven's Gate	1987
Dingo, chien du désert	1990
Bad Boy Bobby	1993
The quiet room	1996
La chambre tranquille	
Dance me to my song	1998

Documents disponibles au France

Positif n°459 - Mai 1999
Dossier distributeur